

JEAN-PAUL GOUX

Le Séjour à Chenecé

ou

Les Quartiers d'hiver (3)

récit

ACTES SUD

Il me semblait que je devais agir comme si quelque légitimité secrète et essentielle habitait l'avenir. Or j'ignorais ce que je devais commencer en particulier et par quel bout je devais aborder la chose.

STIFTER

Mais quand tout sera blanc, comment les écureuils feront-ils pour savoir où ils ont caché leurs provisions ? Oui, comment les écureuils le savent-ils, et que savons-nous au juste, et comment faisons-nous pour nous souvenir, et que de choses ne déterrions-nous pas en définitive ?

SEBALD

Je suis Alexis Chauvel, pauvre d'esprit, comme ils disent, depuis plus de quarante ans gardien de l'Epine, comme nous disions, gardien de Chenecé ou gardien de l'Abbaye, comme je préfère dire, comme je me le dis à moi-même, puisque ici nous sommes dans l'ancienne abbaye de Chenecé, maisons de Prémontrés, achetée en grande partie ruinée par notre ancêtre Chéronnet à la liquidation des biens nationaux et depuis lors appelée l'Epine sous prétexte, selon ce qu'ils disent, qu'elle est posée sur une sorte d'île en forme de fuseau, aux falaises coupées net, comme surgie d'un bloc à vingt mètres au-dessus des vagues moutonnantes des prés et des bois. Vous êtes dans la sacristie de Chenecé, l'armoire, comme je préfère dire, vous avez ouvert les profonds tiroirs sous le plateau où se posaient les instruments et les vêtements sacerdotaux avant et après les offices, vous avez extrait ce tiroir qui est moins profond que ses voisins, trop court selon vous, ce qui explique votre curiosité et votre geste, et vous avez cogné d'un doigt le fond qui sonnait clair, creux. Vous vous êtes accroupi, les mains plaquées sur le bois du fond, vous avez fait pression, inutilement ; puis vous avez cherché à le faire glisser doucement, en haut, en bas, à gauche, à droite, inutilement, et c'est en le poussant à peine tout en le faisant glisser légèrement à

droite puis en appuyant franchement vers le bas que vous avez déplacé la planchette mobile, trouvé la cachette et découvert ce manuscrit où vous venez de lire : “Je suis Alexis Chauvel...” Il y a bien longtemps, j’ai fait comme vous. Qu’est-il survenu ? C’est ce que je me demande maintenant qu’est enfin venu le temps d’accomplir ce à quoi je me suis préparé depuis tellement d’années.

J’imagine que rien n’a vraiment changé ici : les vacances ont commencé, c’est Noël ou Pâques ou bien l’été, les cousins et cousines, les oncles, les tantes et vos parents se sont retrouvés et c’est de nouveau le rituel des repas en commun dans le réfectoire, des conversations d’après dîner par petits groupes dans le salon du haut si c’est l’hiver, dans le cellier si c’est l’été, des balades de l’après-midi dans l’île ou au pied de l’île, avec les jeux et les travaux immuables, les chahuts dans le dortoir des cousins, les pièces de théâtre montées pour le 15 Août dans la salle capitulaire, les murs à relever à la pointe de l’éperon, les vieux arbres à abattre et à débiter, les bassines à vider dans le grenier après les orages, les repas à préparer et les vaiselles à faire pour la tribu des quarante, des cinquante... Ce que l’on connaît depuis toujours, lorsqu’on l’a quitté et qu’on le retrouve, il peut vous donner le même plaisir qu’on connaît depuis toujours. Pourtant, il vous est peut-être arrivé ou peut-être vous arrivera-t-il d’appréhender les repas en commun ou les séances du soir au salon, arrivé d’entendre comme pour la première fois les cris des petits qui jouent un peu dans le cloître et rentrent vite se mettre au chaud, c’est Noël, ils envahissent les escaliers, le salon, le dortoir, et d’entendre comme pour la première fois le bruit des voix à table, dans la cuisine, les incessants appels des uns et des autres et les rires sonores –, il peut arriver

pourtant que tout cela qui soudain vous exaspère ne vous paraisse rien auprès de l'obligation constante, du matin au soir, d'avoir à parler, à répondre aux uns et aux autres, à chacun, tout le temps, pour se saluer le soir et le matin, évoquer les activités du jour, répartir les tâches, suivre ou nourrir les conversations à table et au salon. Il me semble que très tôt, et même depuis toujours, j'ai éprouvé combien était lourde cette vie que l'on mène à l'Abbaye, combien il me pesait de n'être jamais vraiment seul, et que j'ai fait ce que vous venez de faire : j'ai cherché un endroit où je pourrais me cacher un moment pour rester seul un moment, et je suis allé sous le grand escalier, je suis entré dans l'armoire par la petite porte en prenant bien soin qu'on ne me voie pas – à moins que peut-être et plus vraisemblablement (comment savoir ?) je n'aie pas du tout eu d'abord le désir d'être seul, que ce ne soit tout à fait par hasard, sans intention véritable, que je sois entré en catimini dans l'armoire et qu'après y être resté un long moment tout à fait seul j'aie découvert combien me convenait mal, souvent, la vie communautaire de l'Abbaye, et combien me plaisaient en revanche ces échappées solitaires et silencieuses, arrachées aux permanentes effervescences tumultueuses de la tribu Chéronnet. Je ne dis pas, comprenez-moi bien – mais je suis sûr que vous me comprenez puisque vous aussi vous êtes allé dans l'armoire –, je ne dis pas que je n'aimais jamais ces drôles de vacances qu'on passait et que j'imagine qu'on passe encore à Chenecé, je dis qu'il y avait un puissant réconfort et une vraie jubilation à savoir qu'était ménagée au sein du permanent tumulte collectif la place d'une enclave silencieuse et solitaire.

Je ne sais pas qui vous êtes, vous qui me lisez maintenant après avoir découvert le secret du double

fond : je fais de vous un familier de l'Abbaye, un Chéronnet ou un Chauvel, un Germanges, un Sampans, un Dumège ou un Planchenault, faute de pouvoir imaginer qui d'autre qu'un membre de la tribu aurait eu l'occasion, le loisir, la curiosité ou l'indiscrétion d'aller fouiller dans l'armoire, mais puisque vous non plus vous ne me connaissez pas, n'avez jamais entendu parler de moi, bien que vous soyez de la tribu ou parce que vous n'en êtes pas, je crois plus juste de m'adresser à vous comme si vous ne connaissiez rien ou parce que vous ne connaissez rien de Chenecé, car enfin qui donc a jamais passé tant d'années ici depuis que l'Abbaye n'est plus une abbaye ? qui donc a pu la connaître comme je la connais, moi qui m'en soucie et m'en occupe depuis maintenant quarante ans ?

Je n'ai jamais su ni compris, ni bien sûr demandé, pourquoi cette pièce était en quelque sorte, plutôt qu'interdite, laissée pour compte, tenue pour quantité négligeable, ou jugée infréquentable : le simple souci d'assurer la discrétion de mes échappées solitaires m'imposait de garder le silence. Puisque personne n'en parlait jamais, je m'étais convaincu qu'elle n'intéressait personne et que personne n'y pénétrait jamais. L'ancienne porte d'accès au chœur de l'abbatiale réduit au squelette de ses voûtes ayant été condamnée, on ne peut entrer dans la vaste sacristie des moines que par une demi-porte, ménagée sous le grand escalier et masquée dans le lambris d'appui, qui donne sur un étroit conduit pris dans l'épaisseur du mur d'abord, du meuble ensuite, et fermé sous son plateau par une sorte de trappe, un portillon que le menuisier ou l'ébéniste a maquillé en tiroirs afin de ne pas rompre l'harmonie d'ensemble des placards tous identiques qui règnent du sol au plafond autour de la pièce. Ils ont des portes de bois sombre à double battant

régulièrement distribuées à hauteur d'homme au-dessus du large plateau qu'isole du fond du mur une bande du même bois sombre, également cloisonnée par des panneaux moulurés ajustés à la largeur des portes, tandis qu'en dessous quatre tiroirs aux dimensions d'une paire de battants ne montrent sur leur façade sans décor que leurs poignées placées de part et d'autre d'une entrée de serrure pourvue d'une clef en fer. Si j'ai tout oublié des circonstances particulières qui entourèrent l'élection du refuge de l'armoire – tout juste puis-je supposer que j'avais alors neuf ou dix ans peut-être, mais comment pouvais-je connaître l'existence de cette pièce ? d'où m'était venue l'audace d'aller m'y installer pour m'isoler ? comment comprendre qu'alors qu'on ne pouvait y entrer que par cette demi-porte sous le grand escalier qu'utilisaient du matin au soir tous ceux qui occupaient les appartements du premier étage ou le dortoir du second, j'aie pu passer complètement inaperçu, sans jamais être surpris, ni à l'entrée ni à la sortie ? comment comprendre qu'en dépit de mes évasions bientôt fréquentes, à des heures où les activités communes devaient requérir ma présence, personne, et pas même les petits cousins autour de mon âge, personne n'ait jamais remarqué ma disparition, oui, comment comprendre qu'on puisse passer inaperçu au milieu de ses proches si l'on ne suppose pas que l'on n'est pas exactement visible, qu'on est comme invisible ? –, je connais toujours le monde des impressions qui m'habitaient alors, elles n'ont pas cessé de m'habiter, je sais que ce n'est nullement l'effet d'une lubie rétrospective si j'ai la conviction qu'une part essentielle de ce qui m'est advenu tient son origine dans l'armoire de Chenecé.

Je m'asseyais sur ces dalles de pierre grise largement veinée de jaune qui revêtent partout les sols

de Chenecé, le dos contre l'allège de la fenêtre afin qu'on ne pût me voir depuis le clos, et je fixais la trappe d'entrée en face de moi, attendant, guettant l'instant inévitable où quelqu'un apparaîtrait, me demanderait ce que je faisais là, me chasserait aussitôt tandis que je serais incapable de répondre puisqu'il n'y avait aucune réponse satisfaisante à fournir. Je ne pensais à rien si c'est ne penser à rien que de fixer une petite porte d'armoire, dans la lumière blanche d'une après-midi d'hiver, assis genoux relevés entre les bras sur un dallage de pierre froide parmi d'immenses placards brunis, et d'attendre en guettant, en tremblant dans l'air glacial. Je ne restais pas longtemps – je m'installe de nouveau au milieu d'une après-midi d'hiver dans l'armoire de l'Abbaye –, il faisait vraiment très froid mais surtout les risques d'être surpris me paraissaient se multiplier prodigieusement de minute en minute, comme si chaque instant eût valu des heures et que tout le monde fût depuis longtemps déjà inquiet de ma disparition et parti à ma recherche – je quittais bientôt l'armoire en prenant soin de coller une oreille contre la petite porte donnant sous l'escalier pour m'assurer que personne n'était en train d'y passer. Mais personne ne s'était inquiété de ma disparition, et puisque personne ne partait à ma recherche c'était donc que j'étais invisible et qu'il n'y avait aucune raison de craindre d'être surpris en allant m'installer dans l'armoire. Dès lors j'y allais certes toujours avec prudence mais une fois dans la pièce j'ai pu m'y sentir hors d'atteinte, tout à la fois soustrait au regard d'autrui, bien sûr, mais soustrait surtout à l'inquiétude permanente, lorsqu'on est en présence d'autrui, de son interpellation, de sa sommation toujours possible, toujours imminente, de sa sommation implicite à répondre, à parler : et n'ayant plus à craindre d'être surpris,